



Prélude n. 4
Avec Philoctète...

Brigitte Hatat

Avec Philoctète, Lacan nous campe un héros bien peu conventionnel. C'est même, dit-il, « un pauvre type¹ ». Et c'est en cela, peut-être, qu'il nous intéresse. Nous connaissons l'histoire, celle de ce vieil homme abandonné seul sur une île déserte par Ulysse et ses compagnons alors qu'ils font route vers Troie. Ce n'est pas la haine qui les conduit à livrer l'homme à ce triste sort, pas l'amour non plus - aucun des deux ne les étouffe -, seulement la gêne occasionnée par la blessure au pied de Philoctète. Plus moyen de procéder en paix à une libation ou à un sacrifice ! L'homme incommode à cause de l'odeur et de ses cris de douleur. Il est donc là - comme dit Lacan - à pourrir tout seul depuis dix ans sur son île, et quand on vient le chercher, c'est pour lui demander de rendre service à la communauté, lui seul possédant les armes permettant de prendre Troie. Tout cela non sans l'agrément de quelques ruses et trahisons. Rien là toutefois qui prête à tragédie ni à faire de Philoctète un héros. Et pourtant...

Avec Philoctète, comme avec la plupart de ses héros, Sophocle interroge l'homme dans les voies de sa solitude. Solitude que le rapport au semblable, dit Lacan, est loin d'épuiser. Plutôt renvoie-t-elle à une solitude radicale, celle qui s'énoncera plus tard avec la formule *Ya d'l'un*, de l'un tout seul. Le héros sophocléen se présente en effet dans une zone limite, comme pur et simple rapport du parlêtre « avec ce dont il se trouve miraculeusement porteur, à savoir la coupure signifiante, qui lui confère le pouvoir infranchissable d'être, envers et contre tout, ce qu'il est² ». Ce qu'il est, mais aussi ce qu'il hait.

Expulsé de l'humanité, seul avec sa douleur d'*ex-sister*, Philoctète ne cède pourtant pas à la dérégulation. Ce qui fait de lui un héros, c'est qu'il adhère jusqu'au bout, et avec acharnement, à sa haine. C'est elle qui le tient debout, une haine qui n'est pas *stembrouille* des passions de l'être, mais réponse du Un tout seul face à l'Autre qui n'existe pas. Il suffira d'ailleurs que l'Autre, par un artifice, se manifeste – *deus ex machina* – pour que tout rentre dans l'ordre, et que Philoctète rejoigne la voie commune et ses semblables. Dans cette pièce, on ne meurt pas.

Le remaniement des groupes sociaux par la science et le capitalisme, avec l'universalisation du sujet qu'ils y introduisent, se traduit par la montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation. Non que les pratiques de ségrégation soient nouvelles, plutôt prennent-elles une autre consistance, d'opérer sur les corps, sans l'appoint d'un discours, et par le seul « acte cardinal de l'addition³ ». D'où la logique des camps, qui va de pair avec ce qui se profile comme

¹ Lacan J., *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 369.

² *Ibid.*, p. 328.

³ Cf. Lacan J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 146.

entassement des corps. Ce qui ne va pas sans la vive conscience, comme le disait déjà Lacan en 1960, d'être aujourd'hui « au pied du mur de la haine⁴ ».

Celle qui, avec Philoctète, nous interroge dans toute sa complexité, de ne pouvoir être assimilée à la seule destructivité que le terme semble charrier, quand il s'oppose à l'amour, pas moins destructeur ni délétère pourtant. Celle qui, au terme de l'analyse, peut surgir comme réponse au *Y a de l'un tout seul*, à moins que ne se produise - *deus ex machina* ? - un dire nouveau qui permette un dénouement singulier, et qui du réel tiendrait compte.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 374.